

Le grand art à Mézières

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 19

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207788>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La plus belle de toutes ces déformations, tous nos petits la chantent à l'école du dimanche. Les papas se tortent quand ils l'entendent, et ne se lassent point de la faire répéter.

Avec allégresse marcher vers le ciel,
Regardez sans cesse notre Emmanuel.

devient :

Avec *ma négresse*, marcher vers le ciel...

C'est bien le cas de dire que si on l'avait cherchée, on ne l'aurait pas trouvée, celle-là. Dans le monde des petits hommes et des petites femmes de cinq à six ans, on a trouvé cela sans peine, et on n'y mit aucune malice, je vous prie de le croire.

Du reste, faut-il nous étonner si les enfants déforment les paroles de leurs chants, paroles qui sont souvent au-dessus de leur portée. Les grands en font autant. Prêtez l'oreille dans une de nos fêtes patriotiques, et vous entendrez une bonne partie des chanteurs dire avec une sincère conviction :

De notre antique indépendance
Chassons l'importun souvenir...

Après tout, c'est peut-être la meilleure version !

Pierre d'ANTAN.

La voix du cœur. — Entendu dans la rue :

— Où allez-vous ?
— Chez le pharmacien.
— Pour vous ?
— Oh ! non, heureusement ; c'est pour ma femme.

Les enfants terribles — Le jeune Toto joue bruyamment.

— Tu sais bien, lui dit sa mère, qu'il ne faut pas faire de bruit quand ton père dort.
— C'est que... si j'en fais quand il ne dort pas, il me donne des claques !

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Bonne récompense.



Quelques étudiants rentraient au logis après avoir un peu trop royalement célébré les festivités pascales. Ils étaient fort gais, ainsi qu'il convient quand on vient de passer une joyeuse journée.

Ils étaient aussi fort bruyants, ce qu'on comprend très bien, généralement, mais qu'on supporte avec beaucoup moins de philosophie à une heure avancée de la nuit.

Tel fut du moins l'avis d'un mari qui, dans la chambre conjugale, venait de passer des bras de son épouse dans ceux de Morphée. Brusquement arraché par le bruit à cette douce somnolence, qui est plus agréable encore que l'anéantissement du sommeil, sans s'inquiéter de son costume sommaire, furieux, il bondit à la fenêtre et apostrophe vertement les auteurs de ce tapage nocturne.

Commencée sur ce ton, la conversation, tant par les idées échauffées que par la forme qu'elles revêtaient, devait fatalement différer de ces entretiens amènes et courtois auxquels, dans les salons, se complaisent les gens d'éducation raffinée. De fait, les termes employés de part et d'autre, rappelaient bien plutôt le rude et fruste parler de la vie des camps que le langage poli des cours.

L'homme, à sa fenêtre, s'énervait visiblement. Dans la rue, les étudiants se faisaient un malin plaisir de l'exciter davantage encore. Enfin, désespérant d'avoir le dernier mot, et dans l'idée de mettre en fuite ses persécuteurs, le pauvre diable saisit un verre d'eau à sa portée, sur le lavabo, et en jette le contenu au visage des irrévérencieux jeunes gens.

Horreur !!!

Ceverre contenait les fausses dents de Madame, le râtelier qu'elle avait mis dans l'eau pendant la nuit.

Épilogue.

Le lendemain, on pouvait lire, dans les journaux, l'annonce suivante :

PERDU

UN RATELIER DE DAME

devant l'immeuble 21 de l'Avenue de la République. Le rapporter à l'adresse ci-dessus, 1^{er} étage, à droite, contre bonne récompense.

BERT-NET.

A L'ÉTRANGER !

Il faut en prendre son parti, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, quoi qu'on écrive, nos jeunes filles vaudoises ne voudront jamais abandonner la coutume traditionnelle qui veut que, bon gré, mal gré, sitôt après leur première communion, elles partent « en condition ». C'est, pour elles, la réalisation d'un rêve ; surtout si on quitte le village pour la ville, ou la petite ville pour la capitale, ou, mieux encore, pour quelque grande cité étrangère. Il y a toujours, en place, à Paris ou à Vienne, à Londres ou à St-Petersbourg, quelque amie ou quelque sœur aînée, dont le retour passager au village a mis en fièvre toutes les jeunes cervelles féminines. Les toilettes, le parler, l'allure, les excentricités mêmes de cette « revenante » ont charmé Julie, Berthe, Fanny, etc. On a bavardé, on s'est informé, on a questionné la passagère, et celle-ci a promis de chercher dans ses connaissances, — ou plutôt dans les connaissances de « madame », — s'il n'y aurait pas une place pour l'une ou l'autre de ses combourgeoises.

Jadis, ces jeunes filles s'en allaient institutrices en Russie. Là-bas, on ne réclamait alors ni brevets, ni diplômes, et il suffisait à Julie, Berthe, Fanny, etc., de savoir assez bien ce qu'elles apprenaient à l'école primaire pour enseigner les « premiers principes » aux fils et aux filles du prince Zakoutelki ou du comte Parapluieff. Ainsi, on pouvait s'étonner de rencontrer sur la perspective Newski ou aux abords du Kremlin, de jeunes Slaves très élégants qui parlaient français avec l'accent de Vevey ou de Treycoyevagnes.

Aujourd'hui, brevets et diplômes sont exigés, nos fillettes ne peuvent plus se vouer à l'enseignement des premiers principes, elles doivent se contenter du rôle ingrat de bonnes d'enfants.

Pauvres petites ambitieuses. Elles partent plus riches d'illusions que d'écus, reviennent souvent plus riches de chagrins que d'espèces sonnantes. Les avez-vous vues, à Paris, par exemple, au Luxembourg ou aux Tuileries, aux Champs-Élysées ou au Palais-Royal, surveillant les jeux de leurs petits maîtres ou assistant, avec eux, à quelque représentation de guignol. Elles souriaient, elles riaient peut-être, mais en les examinant de plus près, on devinait une tristesse sous le sourire, des larmes sous la gaieté. Rappelez-vous le chant de notre jeunesse :

Tout Suisse porte dans son cœur
Un sentiment fidèle.
Tantôt plaisir, tantôt douleur,
Vers l'Alpe il nous rappelle.
Ce sentiment où sont unis
Tant de charmes,
Tant de larmes,
Son nom c'est l'amour du pays
Et pour l'absent mal du pays.

Elles l'ont aussi chanté sur les bancs de l'école. Peut-être à cette heure, tout en prenant soin de M. Gontran et de M^{lle} Renée, fredonnent-elles inconsciemment cette mélodie. Et, alors, dans le vague des souvenirs réveillés,

apparaît le clocher, l'école, la maison paternelle, le *borni*, le village entier, qui peu à peu, se précise avec les montagnes, ou les champs, ou les prés, ou ce Léman superbe que nous ne pouvons jamais, jamais oublier.

Pauvres petites Vaudoises !

Mais, il est cependant, pour elles, des heures douces en ces promenades ; la rencontre, par exemple, d'une camarade, en place aussi. Alors, on se conte ses peines, ses désillusions, ses espérances. On dit les exigences de Madame, les insolences de Mademoiselle, les prévenances dangereuses de Monsieur. C'est qu'en effet, ces maîtres trop souvent sont terribles. Les petites bourgeoises, dont le père et la mère sentaient le fumier des étables et portaient les habits du paysan, ont besoin qu'à dix pas derrière elles quelque pauvre fille à tablier blanc les suive dans les rues. D'ailleurs ces demoiselles sont éduquées en ce sens. Elles apprennent dans leurs pensionnats que Dieu a fait naître de petites bonnes obéissantes, soumises, polies, infatigables, complaisantes, pour les servir et se plier à tous leurs caprices. Elles croient bénévolement qu'il y a une « race » de domestiques et que cette race grandit et prospère à l'étranger, en Suisse surtout, dont on peut faire venir des spécimens, voyage payé. Elles savent que pour un louis par mois, pour un grabat dans une soupenette, et pour les ragotons de la table, on achète la vie entière d'êtres humains qui, de cinq heures du matin à dix heures du soir, à l'heure où la brute tombe de fatigue, où la bête est vaincue, sont « bons à tout faire ».

Et ces jeunes Vaudoises préparent les repas, décroissent les gosses, font les lits, aident aux toilettes de Madame, de Mademoiselle, nettoient la maison du haut en bas, des combles aux W. C. Or, pour cela que reçoivent-elles, nos petites compatriotes ? Un salaire dérisoire et les rebuffades des maîtres.

Voilà ce qu'elles se racontent, en confidence, sur les bancs des Tuileries et des Champs-Élysées ; puis, par comparaison, elles pensent aux jours d'autrefois, à la vie vaudoise, et elles jangent alors de la patrie, et leurs visages, un peu pâlis, par le séjour de la cité, s'animent et se colorent, les yeux brillent, le rire éclate, joyeux, enfantin. L'âme se réveille et se dilate, pour ainsi dire. Et si on a reçu des lettres, on les lit, on les commente, on rit encore, on pleure une goutte. C'est bon, c'est exquis...

— Célestine, André est tombé et a sali sa robe.

Patatras ! le rêve s'envole. La réalité vient d'apparaître sous la forme de M^{lle} Colette, qui annonce gravement à sa bonne l'accident survenu à M. André, son frère.

Alors, on se quitte.

Et chacun reprend le chemin de la maison des maîtres. Toutes deux attristées par la perte du rêve et l'une plus navrée encore par la prévision d'une sermonce pour la robe salie de M. André.

Pauvres petites Vaudoises !

LOUIS DE LA BOUTIQUE.

Le grand art à Mézières.

Lundi prochain 15 mai commencera la vente aux porteurs de parts du capital de garantie et lundi 22 mai la vente au public des places pour les sensationnelles représentations de l'opéra *Orphée*, de Gluck, au Théâtre du Jorat, à Mézières.

Déjà, de toutes parts, arrivent soit aux bureaux de renseignements des C. F. F. et de la Société pour le développement de Lausanne, soit au Théâtre du Jorat, à Mézières, au comité, aux bureaux de location, des demandes de billets et de renseignements, tant est grand partout l'intérêt que provoque cette artistique entreprise.

La charmante affiche illustrée de Jean Morax vient de sortir des presses de la Société suisse d'affiches artistiques Sonor, à Genève. Elle est du plus heureux effet.

Deux personnages, Orphée et Eurydice, d'un dessin très pur, d'une simplicité toute classique, d'une exquise noblesse d'allure et de mouvement, se détachent en rouge brique sur un fond noir, éclairés par quelques blancs du costume et des accessoires. A l'harmonie des teintes répond celle des lignes.

On peut dès maintenant se procurer cette affiche, qui ne tardera pas à faire prime, au prix de un franc, en s'adressant au Comité de Presse des représentations d'*Orphée*.

PASSÉ, PRÉSENT ET AVENIR

L'EXCÈS en tout est un défaut. Cette affirmation n'est certes pas nouvelle et ferait aussi bien, si ce n'est mieux, dans la bouche de M. de la Palice que dans les colonnes du *Conteur*. Elle a reçu mainte et mainte fois la consécration de l'expérience; elle la recevra plus d'une fois encore, car les hommes ne sont pas près de changer ni l'excès de disparaître. Et son action s'exerce dans tous les domaines; les plus sages, les plus raisonnables, n'en sont pas exempts.

Les archéologues, par exemple, sont, depuis quelques années, pris d'un zèle d'autant plus louable qu'il s'est fait trop attendre. A la faveur de son absence, bien des sacrilèges ont été commis, qui sont hélas irréparables. Mais ce zèle, auquel nous avons dû, dès lors, la conservation et la restauration de monuments historiques trop longtemps méconnus et négligés, dépasse parfois les bornes.

Les archéologues, gens de science et de méditation, gens calmes et réfléchis, dont la pensée remonte incessamment le cours des siècles, sautent parfois de l'autre côté de la selle, dans leur méconnaissance de l'évolution des choses et des nécessités du présent. Ils sont par trop conservateurs tout de même. Si on les écoutait, notre époque ne laisserait d'autre trace dans l'histoire que celle de son culte excessif pour un passé très respectable, sans doute, mais qui ne doit point cependant nous faire oublier que la terre tourne et nous avec.

Et puis, enfin, le présent, avec tous ses défauts, vaut bien le passé, qui n'en fut pas exempt; et le souci naturel de préparer la route de l'avenir ne nous est pas moins un devoir que d'honorer les époques et les gens qui nous ont précédés et de conserver pieusement ce qu'ils nous ont légué de vraiment bon et durable. Car il s'en faut de beaucoup que, dans l'héritage du passé, tout soit bon et digne d'être conservé. Il y a une sélection à faire. Les archéologues et certains amis de ce passé ne paraissent pas toujours s'en douter.

Ainsi, on nous propose actuellement, à Lausanne, la conservation de l'ancienne cure de la Madeleine, qui se trouve droit dans l'axe de l'avenue à construire, Riponne-pont Bessières et qui par conséquent a été vouée à la démolition.

Eh bien, vrai, c'est trop demander, car le seul titre de cette maison à cette conservation, est d'avoir donné asile à Pierre Viret, le réformateur vaudois.

L'ancienne cure de la Madeleine n'offre aucune particularité; elle n'a rien d'esthétique, au contraire; elle est mal commode, délabrée, et ne saurait, qu'au prix de coûteuses réparations, être affectée à quelque destination, d'ailleurs bien difficile à trouver.

De plus, voyez où nous irions, si l'on voulait décréter le « classement » de toutes les maisons qui ont eu l'honneur de voir naître, vivre ou mourir, dans leurs murs, les hommes illustres du pays. Il n'y aurait presque plus moyen de rien entreprendre. Car vous admettez bien,

n'est-ce pas, qu'il n'y aurait aucune raison de ne point faire pour d'autres de nos grands hommes ce que l'on propose de faire aujourd'hui pour Pierre Viret?

Que l'on veuille, à Lausanne, où il exerça un temps son ministère, comme à Orbe, où il naquit, honorer le mémoire du réformateur vaudois, rien de plus naturel. Nous y applaudissons des deux mains. Mais il y a d'autres moyens de satisfaire ce louable désir, sans risquer de déparer tout un quartier nouveau par la conservation d'un immeuble sans valeur architecturale ou pittoresque et dont le maintien gênerait toute l'harmonie des plans établis.

Il faudrait en effet dévier l'axe de la nouvelle artère, pour satisfaire ce caprice archéologique alors qu'ailleurs on s'efforce, à coup même de millions, de créer, pour autant que le terrain et l'esthétique le permettent, des artères rectilignes, plus court chemin d'un point à un autre.

Alors quoi, dira-t-on, pour célébrer Pierre Viret, vous voulez encore une statue?

Pourquoi pas! La statuomanie, certes, est un bien vilain mal, mais on ne saurait dire que notre ville en ait jusqu'ici beaucoup souffert. Nous sommes sur ce point en très bonne posture; nous n'avons que six statues ou bustes: Davel, Vinet, Ruchonnet, Juste Olivier, le colonel Veillon et Guillaume Tell. On nous annonce encore Charles Secretan, ce qui ferait sept. Avec le chiffre actuel de la population, on peut bien aller jusqu'à dix, sans dépasser les limites raisonnables.

Il s'agirait au *Semeur vaudois* et à l'*Essor*, nos deux principaux journaux religieux, de prendre la chose en mains.

En tout cas qu'on nous permette de dire qu'il nous paraît qu'une statue, un buste ou un simple médaillon fixé dans une stèle, et que l'on placerait sur le petit rond-point entouré d'arbres, situé en face justement de l'ancienne cure de la Madeleine, serait une façon à tous égards plus heureuse que celle qui est proposée, d'honorer et de perpétuer la mémoire du réformateur vaudois. Elle serait aussi moins coûteuse, assurément, car la question dépense doit entrer en ligne de compte.

En revanche, on ne peut qu'approuver et appuyer le vœu émis par le comité du Vieux-Lausanne, et tendant à ce que la municipalité use de tous les moyens en son pouvoir pour empêcher la construction sur la nouvelle artère, d'immeubles dont la hauteur masquerait la Cathédrale ou gênerait le point de vue dont on jouit de la terrasse de cet édifice. Il faudrait veiller aussi que l'architecture de ces nouveaux immeubles fût en harmonie avec celle des bâtiments publics voisins. On n'y prend pas assez garde, généralement.

Ne quittons pas le quartier ni la pioche du démolisseur, sans rappeler qu'il est une décision déjà ancienne de notre Conseil communal — elle fait même l'objet, si nous ne nous trompons, d'un des articles de la convention passée entre l'Etat et la commune au sujet de l'utilisation du legs de Rumine, décision qui condamnait aussi la Grenette.

Là, pas de souvenirs historiques, si ce n'est les nombreuses assemblées politiques, les expositions diverses et les banquets auxquels la Grenette a donné asile. Seules, des questions d'ordre pratique, mais point du tout insolubles, défendent encore cette construction de la démolition.

Et pourtant, l'œil a grand'peine à se faire à cet écran masquant justement le corps central du palais de Rumine, dont les abords devraient être dégagés, comme le prescrivait la convention précitée.

La disparition de la Grenette et la transformation de son emplacement en pelouses, avec massifs de fleurs et pièce d'eau, au centre, serait

d'un très heureux effet et nous consoleraient assurément un peu du dépit que tous éprouvent à voir le palais universitaire où il est.

Gabriel de Rumine, à la générosité de qui nous devons ce superbe édifice, et Gaspard André, l'architecte qui l'a conçu, ne seraient pas très contents, croyons-nous, de notre peu d'empressement à en aménager et embellir les abords.

Oh! sans doute, il y a des dépenses plus urgentes. Mais c'est égal, celle-là n'est pas à différer, semble-t-il.

J. M.

AU TEMPS DE LA CRINOLINE

Sincèrement ou non — on ne peut jamais savoir — les hommes protestent ou feignent de protester contre la robe entravée et la jupe-culotte.

On aurait mieux compris naguère les protestations contre la crinoline, meuble disgracieux et encombrant par excellence.

A propos de crinolines, nous trouvons dans un mémoire de décembre 1868 de la *Feuille d'avis des Montagnes* les lignes que voici :

Un monsieur qui voulait entrer dans un magasin trouva la porte barrée par un amas considérable de soie et de dentelles. C'était une élégante qui se tenait majestueusement, embastillée dans une colossale cage d'acier.

Après avoir attendu quelques minutes, le monsieur appuya légèrement sur le côté gauche du jupon Malakoff, afin de se frayer un passage.

La belle, offensée, le toisa dédaigneusement et laissa échapper de ses lèvres roses des épithètes peu polies.

Le monsieur qui savait vivre, ôta son chapeau et dit à la dame :

— Pardon! je ne savais pas qu'en touchant la cage, je faisais du mal à l'oiseau...

La foi. — Entre amateurs d'aviation :

— Voyez-vous, j'ai la foi qui soulève les montagnes!

— Si elle pouvait soulever votre appareil!

Banal. — Un monsieur cherche un appartement :

— 2000 francs, vous dites? Et rien au dessous?

— Si, la cave.

Théâtre, Kursaal, Lumen, Casino.

Inutile bien entendu de battre la grosse caisse en faveur du **Théâtre**; il fait toujours salle comble sur salle comble. C'est qu'aussi, nous l'avons dit, les artistes, la mise en scène, le répertoire, tout répond pleinement au désir des amateurs d'opérette. — Demain soir dimanche, *les Mousquetaires au couvent*, 3 actes de Varney. — Mardi 16 et vendredi 19, *Mam'zelle Nitouche*, l'immortelle opérette de Hervé.

* * *

Au **Kursaal**, la revue *Rien ne va plus!* est maintenant tout à fait au point. Son succès grandit de jour en jour. C'est si amusant, si bien monté surtout. Les interprètes rivalisent d'entrain. Mme Tapie a mis toutes les ressources de son art dans la confection des costumes. Les décors de M. Vanni nous promènent agréablement dans les dessus et les dessous de Lausanne. La musique, arrangée par M. Michel, est pimpante. C'est tout plaisir.

* * *

Le théâtre **Lumen** attire également de très nombreux spectateurs tous les soirs. On y voit une admirable et sensationnelle reconstitution cinématographique de la *Chute de Troie*. Ce beau film dure 30 minutes. L'après-midi, de 3 à 6 heures, spectacle cinématographique ininterrompu et très attrayant.

* * *

Un autre cinéma, fort intéressant aussi, est l'*Impérial cinéma*, dont on peut applaudir, au **Casino de Montbenon**, les films aussi variés qu'intéressants.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAI

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO